

# COMMENT MEURT UN EMPIRE : LE NAZISME, L'ANTIQUITÉ ET LE MYTHE

**Johann Chapoutot**

**P.U.F. | *Revue historique***

**2008/3 - n° 647  
pages 657 à 676**

**ISSN 0035-3264**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-historique-2008-3-page-657.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Chapoutot Johann, « Comment meurt un Empire : le nazisme, l'Antiquité et le mythe »,  
*Revue historique*, 2008/3 n° 647, p. 657-676. DOI : 10.3917/rhis.083.0657  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# *Comment meurt un Empire : le nazisme, l'Antiquité et le mythe*

Johann CHAPOUTOT

À Mathieu-Toussaint Graziani, en reconnaissance et amitié.

En 1939, devant le Reichstag, Hitler prévint le monde que l'histoire ne connaîtrait plus aucun « novembre 1918 ». Cette référence martiale, péroraison dans l'orage grondant du discours tenu par le Führer, fut interprétée comme une semonce, un avertissement menaçant : l'Allemagne nazie, si elle entrait à nouveau en guerre, ne connaîtrait plus la défaite humiliante qu'elle avait subie vingt ans plus tôt. Six ans plus tard, cette même histoire infligeait un démenti manifeste à Hitler, tandis que les Alliés se heurtaient, médusés, à la résistance acharnée des troupes allemandes jusqu'au cœur de Berlin, capitale du Reich transformée en champ de ruines : l'Allemagne connaissait un nouveau novembre 1918, pire encore que le premier, car la défaite, cette fois-ci, était totale, et le pays voué à la partition et à une occupation durable. Le Reich de Mille ans, cher au chiliarisme nazi, n'en avait duré que douze.

Les neuf mois qui, de juillet 1944 à avril 1945, concluent la guerre allemande interrogent : la Wehrmacht et la ss y ont laissé la moitié de leurs pertes totales de la guerre, soit 3 millions d'hommes, auxquels s'ajoutent près de 2 millions de civils. Ce qui a permis aux combattants et aux civils de consentir à ces sacrifices est l'objet de recherches et de débats, comme celui qui, en 1986, accueillit les

thèses d'Andreas Hillgruber<sup>1</sup>, à l'origine, avec Ernst Nolte de la Querelle des historiens<sup>2</sup>.

On en sait plus, désormais, sur les élites dirigeantes du Reich. Pourquoi décidèrent-elles de poursuivre la guerre alors que tout était perdu ? On a invoqué la folie d'Hitler, rien moins qu'attestée, ou délaissé la pathologie pour la théologie en glosant sur le mal radical qu'auraient incarné le Führer et ses sbires.

D'autres se sont réfugiés dans le concept et ont pu lire dans les derniers mois du Reich la révélation de l'essence du national-socialisme : dans son ultime ouvrage, Joachim Fest voit dans le Bunker et les décisions qui y furent prises la vérité d'une idéologie qui ne serait, dans son essence, que nihilisme<sup>3</sup>. Il y aurait en effet beaucoup à penser et à écrire sur les rapports qu'entretiennent idéalisme et nihilisme dans le national-socialisme. La thèse de Fest réinvestit cependant beaucoup d'une téléologie ou d'un intentionnalisme que Sebastian Haffner<sup>4</sup> défendait lui aussi : le nazisme, selon le sociologue allemand et chroniqueur de son temps, prétendait être édificateur d'un monde, orchestrait le concert des pelles et des truelles dans la symphonie des grands travaux, mais ne visait au fond qu'à incendier le monde dans une catastrophe nihiliste, une jouissance du néant qui considérait la destruction comme une fin en soi. Aucun de ces propos ne laisse indifférent l'historien de la période : les proclamations nihilistes, complaisamment affectées ou sincèrement désespérées, abondent, comme dans le Chant du diable (*Teufelslied*) qu'entonnent les ss en marche<sup>5</sup>. D'autres éléments corroborent l'intuition de Fest, et posent la question des fins dernières du national-socialisme en tant que discours et en tant que pratique : les chefs nazis ambitionnaient-ils, envisageaient-ils même, la viabilité de leur régime ? Autrement dit, voulaient-ils édifier un ordre qui se perpétuât dans la vie ou qui s'illustrât dans la mort ? Ce qui importait était-il de construire un ordre pérenne ou de jouir du spectacle romantique d'une apocalypse tonitrueuse ? Ou bien cette opposition frontale, cette alternative entre pérennité du réel et volonté de néant doit-elle être dépassée ?

On remarque en effet que l'acquiescement fasciné au néant ne domine au sommet de la hiérarchie nazie qu'à partir du moment où

1. Andreas Hillgruber, *Zweierlei Untergang. Die Zerschlagung des deutschen Reiches und das Ende des europäischen Judentums*, Berlin, Siedler, 1986, 110 p.

2. Cf. *Historikerstreit. Die Dokumentation der Kontroverse um die Einzigartigkeit der nationalsozialistischen Judenvernichtung*, Munich, Zurich, Piper, 1987, 397 p.

3. Joachim Fest, *Der Untergang. Hitler und das Ende des Dritten Reiches*, Berlin, 2002, trad. fr. *Les derniers jours d'Hitler*, Paris, Perrin, 2002, 207 p., notamment p. 155 sq.

4. *Ibid.*, p. 163.

5. « Nos rangs peuvent bien s'éclaircir / Pour nous, il n'y a pas de retour. »

s'impose l'idée d'une défaite inéluctable, au plus tôt après Stalingrad (février 1943)<sup>6</sup>, au plus tard après l'échec de l'offensive des Ardennes (décembre 1944). Du point de vue tactique s'imposent après cette dernière date deux principes : la résistance à outrance et la terre brûlée. Si la seconde peut se justifier, bien qu'elle ait des conséquences désastreuses pour des populations que les unités combattantes sont censées protéger de l'ennemi, la résistance à outrance stupéfie tacticiens et historiens qui croient voir s'y révéler toute l'incompétence d'un Hitler chef de guerre au pire insane, au mieux crispé sur des schémas de confrontation hérités de sa seule expérience militaire, la Première Guerre mondiale. L'ordre de tenir les positions constituerait ainsi une victoire posthume de 1914 sur 1940, de la Tranchée sur le Blitzkrieg.

Or cet ordre de consentir à sa propre destruction plutôt que de se rendre à l'ennemi, qui conduisit tant d'unités à se laisser piler sur place par l'Armée rouge notamment, exprime à l'échelle tactique ce qui domine à l'échelle stratégique : il n'est pas question de reculer ou de se rendre au plan local car il est exclu que le Reich capitule au plan général. C'est, au fond, peut-être en cela que réside la vérité ultime de ce que disait Hitler en 1939, nous y reviendrons.

Pour encourager les troupes à obéir à des ordres perçus comme absurdes, les dirigeants du Reich mobilisent dès la défaite de Stalingrad un mythologème familier à l'Allemagne des *Gymnasien*, du philhellénisme winckelmanien puis de l'enseignement réformé de l'histoire après 1933 : dans un discours radiodiffusé, Hermann Goering célèbre la résistance de la VI<sup>e</sup> armée de Paulus en la comparant à celle de Léonidas et de ses hommes qui, selon Hérodote, suivi jusque dans l'hypotypose des flèches, ont fait barrage de leurs 300 corps au passage des Thermopyles :

« Soldats ! la plupart d'entre vous aura entendu parler d'un exemple similaire dans la grande et violente histoire de l'Europe.

« Même si les chiffres étaient moindres à l'époque, il n'y a finalement aucune différence dans l'acte en soi. Il y a deux millénaires et demi, un homme infiniment plus courageux et intrépide s'est dressé dans un petit défilé de Grèce avec trois cents de ses hommes, il s'appelait Léonidas, il s'est dressé avec trois cents spartiates, des hommes issus d'un peuple qui était fameux pour son courage et son intrépidité. Une masse infiniment supérieure en nombre a attaqué sans relâche cette petite troupe. Le ciel était noir des flèches décochées. Jadis, déjà, c'était un assaut de hordes qui se brisait contre l'homme nordique. Xerxès disposait d'une foule immense de combattants, mais les trois

6. Bernd Wegner, dans un article cité *infra*, remonte même à l'été 1942.

cents hommes ne plièrent et ne reculèrent pas, ils se battaient et se battaient dans un combat sans issue, mais qui signifiait plus que ce désespoir. Il arriva un moment où le dernier homme tomba. Dans ce défilé, on peut lire cette seule phrase : Passant, si tu vas à Sparte, dis-leur que tu nous as vu gésir comme le commandait la loi !

« C'était trois cents homme, camarades, et des millénaires ont passé depuis, mais ce combat et ce sacrifice demeure aujourd'hui encore l'exemple du plus sublime héroïsme militaire. Et l'histoire retiendra de ce que nous vivons en ce moment : si tu vas en Allemagne, dis-leur que tu nous a vu combattre à Stalingrad comme le commandait la loi, la loi pour la sûreté de notre peuple ! »<sup>7</sup>

Cette référence n'est ni d'un cuistre, ni ornementale : le *Reichsmarschall* ne grécise pas pour flatter un auditoire de winckelmanniens en pâmoison. Il s'adresse à des soldats dont l'orateur estime qu'ils comprennent la signification de cette comparaison historique.

Depuis 1933, les ouvrages d'historiens et les manuels scolaires accréditent l'idée que les Grecs sont issus d'une migration nordique, qu'ils proviennent du Septentrion germanique. Les Grecs sont donc des frères de race, unis aux Allemands par la consubstantialité du sang<sup>8</sup>. Les jeux Olympiques de 1936, en instaurant la tradition du relais de la flamme imaginée par Goebbels<sup>9</sup>, ont mis en scène cette mutuelle appartenance, en métaphorisant par une course d'Olympie à Berlin le lien entre la Grèce antique et l'Allemagne contemporaine. Dès lors que les Grecs sont annexés à la race nordique, leurs qualités guerrières, leur éminence culturelle sont autant de caractères éternels des Indogermains, seuls « créateurs de culture » comme l'a écrit Hitler dans *Mein Kampf*<sup>10</sup>.

Goering veut être certain que les soldats allemands se montreront dignes de leurs ascendants nordiques : Paulus a retardé l'avance des Soviétiques de même que Léonidas avait brisé l'assaut de Xerxès suffisamment longtemps pour que les Grecs se replient, se réorganisent et défassent la marine perse à Salamine. C'est à une issue de cet ordre que le conflit avec l'URSS, expression contemporaine d'une éternelle Asie, est promis.

La référence grecque possède donc une vertu de réassurance : l'abnégation héroïque de l'hoplite spartiate préfigure celle du *Landser*

7. « Appell des Reichsmarschalls Goering an die Wehrmacht am 30. Januar 1943. »

8. Nous nous permettons de renvoyer à notre thèse, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, soutenue à Paris I le 1<sup>er</sup> décembre 2006 devant Robert Frank et Étienne François (dir.), Pascal Ory, François Hartog, Michael Werner et Jakob Vogel. Le texte de cette thèse est à paraître aux PUF en septembre 2008, dans la collection « Le nœud gordien ».

9. Cf. Walter Borgers, *Fackelläufe bei olympischen Spielen. Vorgeschichte und Bedeutung*, in Walter Borgers, *Olympische Lauffeuer*, Kassel, Agon Verlag, 1994, p. 6-25.

10. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, 1926, p. 318.

allemand. La victoire est au bout : Staline-Xerxès y laissera son armée, et un nouvel Eschyle pourra chanter la détresse des Perses de la Steppe.

Deux ans plus tard, au printemps 1945, au moment où l'Armée rouge a crevé tous les fronts et où l'expression de rouleau compresseur qui, dans *La Grande Illusion*, amuse Gabin n'a jamais été tant justifiée, une série de cinq articles paraît dans la presse allemande. Goebbels confie à son journal intime en avoir reçu commande du Führer lui-même. La guerre qui a envahi le territoire allemand, cet affrontement à mort avec l'Est éternel, est, selon Hitler, une réitération de la seconde guerre punique :

« Le Führer m'a donné instruction de publier dans la presse allemande de longs développements sur les guerres puniques. Les guerres puniques sont en effet, avec la guerre de Sept ans, le grand exemple que, dans la situation actuelle, nous pouvons et devons suivre.

« À vrai dire, les guerres puniques correspondent plus à notre situation que la guerre de Sept ans, car il s'agit là d'une lutte décisive pour l'histoire mondiale, une lutte qui a eu un impact durant des siècles. En outre, l'affrontement entre Rome et Carthage, tout comme l'affrontement actuel en Europe, n'a pas été tranché en une seule guerre, et que la postérité du monde antique connaisse la fêrue carthaginoise ou la fêrue romaine dépendait du courage du peuple romain et de ses chefs. »<sup>11</sup>

Comme jadis les Romains, les Allemands croient la situation désespérée. Or, égaré par les délices de Capoue, Hannibal fut *in fine* vaincu par le consul Fabius Maximus. Hitler confie volontiers à ses hôtes du Bunker être un nouveau *Cunctator*, un temporisateur : hâbleur, il clame avoir tout prévu, avoir décidé de laisser s'enfoncer l'ennemi au cœur du Reich pour pouvoir l'annihiler par un formidable effet de tenaille. Des réserves inconnues, mythe comparable à celui de l'arme miraculeuse, vont fondre sur les Soviétiques imprudemment avancés et le soumettre à un enserrement destructeur<sup>12</sup> : *cunctator*, donc, et *constrictor*.

Là encore, la propagande nazie recourt à un précédent antique pour transfigurer la situation présente, encourager à la lutte inexpiable et assortir l'ordre de tenir bon d'une note d'espoir : la mâle vertu des Romains et des Spartiates fut couronnée de succès. La résistance acharnée du peuple allemand, son *Durchhalten*, ne sera pas vain.

Les Romains, comme les Grecs, sont un peuple issu de migrations nordiques vers la Méditerranée. Comme les Grecs, ils incar-

11. Joseph Goebbels, *Tagebücher*, 1<sup>er</sup> mars 1945.

12. Cf. Joachim Fest, *op. cit.*

nent et expriment les vertus de la race : l'enseignement de l'histoire et du latin ne cesse, depuis 1933, de vanter le *mos maiorum*, la *virtus Romana*, le dévouement holistique du citoyen-légionnaire à la communauté civique. On constate que, dans les programmes, les articles de pédagogie et les manuels, Horace, par exemple, fait l'objet d'une exégèse renouvelée : il n'est pas l'esthète épicurien, l'individualiste éthéré que certains de ses vers font soupçonner. Il est le poète viril et martial qui écrit que *dulce et decorum pro patria mori*<sup>13</sup>, maxime sans concession qui élève à la beauté de l'art le sacrifice héroïque du citoyen-soldat. Son maître, Auguste, est plus qu'à son tour comparé, sans que l'anachronisme ou le ridicule ne soient redoutés, à Hitler : tous deux ont relevé une *civitas* épuisée par les troubles civils en la retrempant dans les valeurs traditionnelles de leur race, résumées par ce holisme ombrageux que le parti nazi ne cesse de promouvoir depuis le programme de 1919 : *Gemeinnutz geht vor Eigennutz*, l'intérêt général l'emporte sur la jouissance individuelle.

L'usage fréquent de cette référence à l'Antiquité, qui emprunte les multiples vecteurs du discours officiel, de l'enseignement, du travail universitaire, du cinéma<sup>14</sup>, revêt plusieurs fonctions. La plus importante d'entre elles est peut-être la fonction narratologique : en assimilant les Allemands aux Grecs et aux Romains, en affirmant que ces derniers sont des rejetons de la grande race nordique, les nazis construisent un récit à la fois exaltant et inquiétant, le grand récit de l'histoire de la race. Cette histoire est régie par les infrangibles lois de la nature : les forts créent, les faibles détruisent. Or les forts sont menacés par les faibles, qui infectent leur sang et détruisent un peuple en s'infiltrant sournoisement dans son corps, la métaphore organiciste du *Volkskörper* étant, dans le contexte du biologie nazi, à comprendre au sens littéral, de même que le mélange des sangs est très explicitement assimilé à un empoisonnement.

L'histoire de l'Antiquité est, dans cette réécriture de l'histoire, dotée d'une exemplarité particulière. Elle vient attester qu'il existe depuis des millénaires une lutte des races. Cet état de guerre interraciale est permanent, il demeure à l'état latent et accède parfois au déploiement de l'événement, dans des conflits ouverts où l'affrontement larvé, l'hostilité sourde, le cède au fracas des armes : l'historiographie de l'Antiquité ainsi que l'enseignement scolaire soulignent à

13. « Il est doux et il est beau de mourir pour la patrie. »

14. On peut citer, pour les jeux Olympiques de 1936, le *Olympia* de Leni Riefenstahl et notamment son fameux prologue dans les ruines d'Olympie. La cinéaste fait se succéder, par un habile fondu enchaîné, la chair du décathlonien allemand Erwin Huber à la pierre du discobole. L'image, là encore, est d'un didactisme sans ambiguïté : la chair allemande procède de la pierre du canon grec. Elle en constitue la résurrection. Cf. notre livre, II, 1.

partir de 1933 que deux conflits ont opposé le principe nordique à l'éternel ennemi sémitique et asiatique, les deux guerres médiques en Grèce et les trois guerres puniques de Rome.

Dans les deux cas, la Grèce et Rome ont été vainqueurs sur le champ d'honneur : l'excellence de la phalange hoplitique et de la marine de guerre grecque a eu raison du déferlement de l'Asie sous la houlette du roi des rois. Darius, puis Xerxès, ont mobilisé un continent contre une péninsule et ont été défaits à Marathon (490), puis à Salamine (480) ; les Romains, pour leur part, sont sortis vainqueurs des trois guerres puniques, quand Scipion l'Africain, obéissant à l'injonction du vieux Caton, s'en est allé détruire Carthage. À en lire les historiens et les manuels de l'Allemagne nazie, il ne fait aucun doute que ces guerres opposent des races, l'humanité nordique et la sous-humanité asiatique et sémitique. Un grand historien de la Rome antique, Joseph Vogt, écrit ainsi en 1942 dans la préface d'un ouvrage collectif intitulé *Rome et Carthage* :

« Encerclée par les races des marins d'Asie Mineure, Rome a dû de plus en plus souvent tirer sans aucune pitié son glaive pour s'affirmer. La destruction de Carthage a été un événement incroyablement déterminant du point de vue de l'histoire des races : elle a préservé la future civilisation occidentale des miasmes de cette peste phénicienne. »<sup>15</sup>

La Grèce et Rome, ces deux archétypes des valeurs morales et militaires de la race nordique, ont donc brisé l'assaut de la judéité et de l'Asie. Pour autant, et bien qu'elles aient été vainqueurs, ces deux civilisations nordiques ont disparu de la scène de l'histoire et n'ont légué à la postérité que les ossements blanchis de leurs ruines. Ces ruines semblent inviter à une méditation, non sur la vanité de toute chose mais, les nazis n'ont que faire de l'Ecclésiaste ou de Bosuet, sur les causes de cette décadence. Hitler confie qu'il « songe souvent à la cause de la disparition du monde antique »<sup>16</sup>.

Cette réflexion, manifestement insinuante et pressante, l'habite particulièrement au moment où il s'est acquitté de son pari historique, l'attaque de l'URSS qui, après un Blitzkrieg comparable à celui de mai-juin 1940, est confrontée à des difficultés logistiques, tactiques et climatiques préoccupantes qui laissent redouter un retournement de conjoncture stratégique.

15. Joseph Vogt, *Unsere Fragestellung*, in Joseph Vogt (Hrsg.), *Rom und Karthago. Ein Gemeinschaftswerk*, Leipzig, Koehler & Amelang, Kriegseinsatz der Deutschen Geisteswissenschaften, 1943, p. 8.

16. Adolf Hitler, propos privé, conversation du 28 janvier 1942, Führersonderzug, cité in Henry Picker (Hrsg.), *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier : 1941-1942*, Bonn, Athenäum, 1951, 463 p., rééd. Stuttgart, Seewald, 1976, 548 p.

Dans des circonstances militaires difficiles, il n'est pas étonnant que l'autodidacte Hitler, passionné d'Antiquité, s'interroge sur une possible réitération de la catastrophe qu'a constitué sa disparition : la guerre contre l'URSS, citadelle du judéo-bolchevisme, poste de commandement d'un complot mondial et éternel contre la race nordique, est considérée par Hitler comme la guerre par excellence. L'opération Barbarossa, déclenchée au solstice de 1941 est l'annonce d'une nouvelle ère car elle est l'affrontement ultime, la lutte finale, dans une guerre de races qui dure depuis des millénaires. Barbarossa achèvera toutes les guerres médiques, puniques, sémitiques, mettra fin aux menées de tous les Attila et Gengis Khan. L'Europe nordique, celle du Parthénon et de Bach va, une fois pour toutes, exterminer ses ennemis, les réduire au néant. Cette guerre doit marquer la fin de l'histoire, la fin des événements et de leur succession, le dépassement d'une dialectique millénaire entre races par la paix des cimetières. La guerre à l'est est conçue, présentée et vécue comme une guerre proprement eschatologique<sup>17</sup>.

Le caractère final de cet affrontement est lisible dans son aspect génocidaire, une violence sans merci qui exclut tout retour en arrière : l'extermination en masse de populations civiles, inaugurée par cette Shoah par balles que les *Einsatzgruppen* de la ss mettent en œuvre à l'été 1941, constitue un crime sans rémission, qui coupe les ponts et brûle les vaisseaux des troupes allemandes. Or, comme le remarque avec cynisme Goebbels, on ne combat jamais mieux que dos au mur, au précipice ou à la mer : ni merci, donc, ni retraite.

En exterminant l'ennemi éternel, Hitler souhaite affranchir le Reich nordique d'une menace millénaire. Il s'agit pour lui d'être conséquent et de mener le combat à son terme biologique et non pas seulement stratégique. Alfred Rosenberg, reprenant certains antiquisants de l'époque, répète que les Grecs et les Romains ont commis une faute historique qui a provoqué la mort de leurs civilisations : ils ont retenu leurs coups, borné leur combat aux impératifs stratégiques militaires sans protéger leur sang.

Les Grecs ont été vainqueurs avant d'être défaits par les vaincus : sortis exsangues des guerres médiques mais aussi, pire encore, de la fratricide guerre du Péloponnèse, les Grecs ont accueilli en leur sein des éléments allogènes. Oubliant la loi de citoyenneté du sage Épialte, qui disposait qu'un citoyen athénien devait naître de parents athéniens, ils ont naturalisé des levantins et des esclaves : l'hellénique flamboyant l'a cédé à l'hellénistique déca-

17. Cf. Christian Ingrao, *Les intellectuels SS du SD, 1900-1945*, Université d'Amiens, thèse de doctorat d'histoire, 2001, 750 p.

dent. La décadence morale et culturelle qui a frappé la Grèce, partagée entre les Diadoques puis tombée aux mains des Romains, a été le juste et inévitable symptôme de la dégénérescence raciale de nordiques ouverts au mélange<sup>18</sup>.

Les Romains ont eux aussi été victimes du mélange des sangs. Jadis, les Romains des origines, encore purs, vigoureux et vertueux, ont conquis le monde. Puis ils ont été vaincus par les vaincus. Horace<sup>19</sup>, en nouveau Caton, a fulminé contre l'hellénisation des mœurs et de la culture romaine, fustigé le *graeculus*, et la décadence : *Graecia capta ferum victorem cepit*<sup>20</sup>.

Là encore, cette décadence culturelle fut l'expression symptomatique d'une dégénérescence biologique. Juvénal exprime ainsi, par son fameux *In Tiberim defluxit Orontes*<sup>21</sup>, le dégoût d'un Romain de bon sang devant la contamination raciale : l'image du fleuve montre de manière terrifiante l'écoulement, à gros bouillons, de flux de sang étranger dans le corps d'une race qui perd ainsi sa pureté et, partant, ses qualités.

Les erreurs de Rome ont été nombreuses : Rome n'a pas su, de même que la Grèce qui a abandonné la loi sur la citoyenneté, protéger son sang. Elle a détruit Carthage, mais pas sa population : la biologie eût pourtant commandé d'aller plus loin que la stratégie, c'est-à-dire d'annihiler le peuple carthaginois dans son entier et non de se limiter au seul objectif militaire de prise et de destruction de la ville. De même, Titus et Hadrien ont détruit Jérusalem, mais pas les Juifs. Ceux-ci se sont répandus en communautés diasporiques dans l'Empire, l'ont littéralement infiltré pour le détruire dans le demi-jour interlope du complot puisqu'ils avaient été défaits sous le clair soleil des batailles. Ces ennemis, asiatiques et sémitiques, ont perdu militairement, mais vaincu biologiquement.

Les Romains ont poursuivi leur effondrement racial en recrutant des auxiliaires pour les légions, et en accordant la citoyenneté à tous les résidents libres de l'Empire, ces pérégrins africains, sémitiques et asiatiques que le bâtard Caracalla a revêtu de la toge civique par la magie d'un édit, jet d'encre juridique qui a empoisonné le précieux sang nordique de la cité. Encore cet édit de 212 n'est-il, pour Alfred Rosenberg, que l'aboutissement d'une séquence désastreuse, inaugurée par le premier mariage mixte entre Plébéiens (autochtones

18. Cf. notre livre, III, 1 et III, 2.

19. Cf. notamment Hans Bogner, *Die Judenfrage in der griechisch-römischen Welt*, in *Forschungen zur Judenfrage*, Band I, Schriften des Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1937, p. 81-92, p. 87.

20. « La Grèce captive a vaincu son féroce vainqueur », Horace, *Epistulae*, II, 1, 156.

21. « L'Oronte s'est répandu dans le Tibre. »

latins de race inférieure) et Patriciens (conquérants de race nordique). Quand Hitler écrit dans *Mein Kampf* que le mélange des sangs est la mort certaine de la race supérieure, il songe à l'exemple antique qu'il cite à de nombreuses reprises. Le problème des Grecs et des Romains n'est autre, au fond, que de ne pas avoir promulgué et respecté des lois semblables à celles de Nuremberg, en 1935.

Hitler, qui estime que l'histoire romaine, qui le passionne, est la « meilleure préceptrice » qui soit, est soucieux de tirer les leçons du passé.

Cependant, l'assimilation terme à terme des situations historiques et de leurs acteurs décline une longue série d'analogies qui aboutit à tellement écraser la diachronie que la notion même d'histoire est estompée au profit d'un éternel présent, celui du bégaïement anachronique : Rome est le Reich, les Juifs de l'Empire sont les judéo-bolcheviques contemporains, Staline est Hannibal et Bar-Kochba tout à la fois. La succession des différences dans le devenir est abolie, l'histoire devient le lieu de la répétition incessante d'une lutte que le nazisme se propose d'achever :

« Le combat qui se déroule aujourd'hui recèle de grands enjeux : une civilisation se bat pour son existence, une existence qui couvre des millénaires et qui unit l'hellénité à la germanité. »<sup>22</sup>

On comprend maintenant peut-être mieux ce que nous entendions par fonction narratologique de la référence à l'Antiquité : les projets militaires et géopolitiques du Reich sont inscrits dans le temps long d'un affrontement plurimillénaire. Les nazis construisent un récit, une histoire de la race et de ses guerres, qui atteste l'éternité de la lutte et la pérennité de l'ennemi : deux substances raciales éternelles s'affrontent, et la fin est proche.

Dans ce récit, l'époque contemporaine marque en effet un climax : elle se trouve dramatisée par la promesse d'un dénouement annoncé comme prochain et certain. Le caractère inexpiable de la guerre raciale, l'imminence proclamée de son issue confèrent au présent une intensité exaltante et une signification eschatologique, car les Allemands sont promis à une alternative géopolitique, historique et biologique sans nuance.

Le national-socialisme ne s'est pas élaboré hors sol et les nazis ne sont pas les seuls à avoir lu et interprété leur temps comme une époque décisive, lourde de la survie ou de la disparition. Il participe au contraire d'un contexte culturel général fortement éprouvé par la Première Guerre mondiale. Pour ne prendre que les exemples de la

22. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 470.

France et de l'Allemagne, les Français, vainqueurs, versifient et méditent sur le déclin de l'Europe (Albert Demangeon) et sur la mort des civilisations (Paul Valéry). Les intellectuels français, traumatisés par les ravages humains et matériels de quatre ans de guerre, mais apaisés par la victoire, peuvent s'offrir le luxe d'une mélancolie qui reste interdite aux Allemands : le temps reste en suspens et l'humanité en tension. Ce n'est pas tant la défaite qui maintient en éveil les énergies et les rancœurs que l'absence de défaite acceptée et reconnue comme telle. Il faut se souvenir que le territoire allemand était, au 11 novembre 1918, vierge de toute troupe étrangère et que la légende du coup de poignard dans le dos accrédita rapidement l'idée que l'armée allemande avait été moins vaincue sur le front que trahie par l'arrière. George Mosse<sup>23</sup> aux États-Unis, Christian Ingrao<sup>24</sup> en France ont su montrer à quel point parler d'un entre-deux-guerres est peu pertinent dans le cas allemand : le temps n'est ni à l'apaisement, ni à la méditation mélancolique, mais au maintien en tension d'une culture de guerre qui lit l'époque contemporaine non comme la fin de la civilisation européenne, mais comme une lutte continuée pour sa survie. L'époque contemporaine est décisive ou, comme on le lit souvent dans une multitude de sources diverses, *destinale* (*schicksalhaft*), lourde du destin de la civilisation européenne.

En Allemagne, ce discours n'est pas propre qu'aux seuls nazis, loin de là. L'ébranlement de la Première Guerre mondiale, la paix ratée de Versailles, semblent annoncer d'autres combats. Les troubles civils allemands, l'estompement de la frontière entre guerre et paix, la fin du *pomoerium* dans une cité allemande qui voit, notamment dans les années 1918-1923 et 1930-1933, se multiplier assassinats politiques, combats de rue, tentatives de putsch, le traumatisme de l'hyperinflation, du deuil impossible et de la crise de reconversion économique, forment le terreau d'un discours lisant le présent comme le prodrome d'une catastrophe décisive à venir. Ernst Jünger multiplie témoignages et réflexions sur ce qu'a signifié la Première Guerre mondiale, la mort de masse, la mobilisation totale. Il y voit le lieu d'une mutation civilisationnelle inédite, qui supprime la notion d'individu privé et de civil pour entraîner l'humanité

23. C'est à Stéphane Audoin-Rouzeau que l'on doit l'acclimatation en France de cet historien majeur, trop longtemps méconnu par défaut de traduction. On citera, parmi tant d'autres titres, l'ouvrage suivant : *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1990, trad. fr. *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 293 p.

24. On citera ici à nouveau la thèse, encore inédite, de Christian Ingrao, *Les intellectuels SS du SD, 1900-1945*, *op. cit.*

entière dans la danse macabre de la guerre. Heidegger, quant à lui, développe depuis *Être et Temps* (1927) une lecture géopolitique de la question ontologique : la civilisation européenne, celle de la Grèce et de l'Allemagne, la civilisation du *logos*, de la pensée dans et par le langage, est cernée par deux mondes ennemis. À l'est, la Russie soviétique, celle du Plan quinquennal, de l'industrialisation à outrance, de la maîtrise et possession de la nature. À l'ouest, le capitalisme industriel américain, occupé lui aussi à consommer et consumer la terre. Au centre, l'Allemagne qui, seule, ne confond pas calcul et pensée, *ratio* et *logos*, et représente ainsi un espoir pour l'humanité face à cette entreprise généralisée d'arraisonnement du monde et de destruction de la terre. Nous savons que Heidegger verra dans la « révolution nationale » de 1933 l'occasion historique de restaurer la pensée : il devait déchanter rapidement et démissionner de ses fonctions de recteur de Fribourg dès février 1934.

Il demeure que les nazis ont radicalisé la signification de leur climax en le racialisant. L'affrontement civilisationnel n'a pas chez eux la patine éthérée de l'abstraction conceptuelle. Il s'incarne dans la chair des races qui se font face et se combattent. Réécrire l'histoire pour en faire une herméneutique de la lutte raciale et une narration de la catastrophe annoncée contribue à édifier un imaginaire d'angoisse dont l'issue inéluctable est exposée par Hitler avec la brutalité qui lui est coutumière car elle répond, selon lui, à celle de la nature : « Avec le Juif, on ne pactise pas. C'est ou eux, ou nous. »<sup>25</sup> Goebbels, quelque vingt ans plus tard, et dans le contexte de l'immédiat après-Stalingrad, le formule de manière plus angoissante encore : « Il n'y aura pas de vainqueurs et de vaincus, mais seulement des survivants et des exterminés. »<sup>26</sup>

Il est intéressant de constater que, dans ce « eux ou nous » brutalement formulé par Hitler, l'éventualité du « eux » est envisagée. Hitler ne cesse depuis *Mein Kampf* de prophétiser la fin de toute civilisation humaine en cas de victoire du judéo-bolchevisme : si les armées de Staline venaient à l'emporter, la terre errerait dans l'éther, vidée de toute vie et de toute culture<sup>27</sup>. Significativement, Hitler prophétise une nuit de mille ans comparable à la nuit médiévale qui a frappé l'Europe après la fin du monde antique. Hitler n'a rien d'un amateur de Walter Scott : le Moyen Âge constitue à ses

25. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 59.

26. Joseph Goebbels, discours du 18 février 1943, in Joseph Goebbels, *Reden*, Band II, 1939-1945, éd. par Heiber, Helmut, Düsseldorf, Droste Verlag, 1971, p. 172-208, 183.

27. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 316-317.

yeux une régression culturelle inouïe, un âge obscurantiste et oppressant après la clarté de la culture, du paganisme et de l'humanisme antique<sup>28</sup>, qui ne préfigure qu'imparfaitement ce qui guette l'Europe en cas de victoire de la bestialité soviétique<sup>29</sup>. Prophétiser la catastrophe en cas de victoire ennemie a un effet de mobilisation certain, dont Andreas Hillgruber s'est fait l'exégète en 1986. Mais cette prophétie revient à imaginer aussi, avec une quasi-fascination, le spectacle de sa propre défaite et de ses conséquences.

Une fois le principe de la défaite acquis, au plus tôt en février 1943, on constate, de la part des dirigeants du Reich, et notamment du couple Hitler-Goebbels, un acquiescement exalté à la catastrophe : si le Reich ne peut survivre, qu'il sache mourir. Les déclarations et décisions des derniers mois de la guerre ont pu convaincre Fest que le nazisme se caractérisait par un nihilisme foncier, car, de fait, on peut constater chez Hitler une jouissance de l'effondrement, un désir d'apocalypse. Nous savons qu'Hitler avait été bouleversé, dans ses jeunes années, à Linz, par la représentation du *Rienzi* de Wagner<sup>30</sup>. Il confia même, et ne le démentit jamais, que sa vocation d'homme politique était née ce soir de novembre 1907, quand il assista à la représentation du destin tragique de ce noble romain du xv<sup>e</sup> siècle qui voulut ressusciter la gloire de Rome mais qui, abandonné par ses partisans et trahi par la réaction, périt dans l'incendie du capitole. Rienzi échoua dans le monde mais fut vainqueur par le mythe, hissé sur le pavois de la mémoire puis de l'art par le compositeur favori du Führer, Richard Wagner<sup>31</sup>.

L'acquiescement à la catastrophe est dès lors bien plus qu'un simple consentement : loin de l'*amor fati* et de la résignation stoïcienne, il est une contribution active et résolue à la fin.

28. Cf. des propos privés d'Hitler rapportés par Goebbels, in Joseph Goebbels, *Tagebuch*, 8 avril 1941.

29. Les Allemands opérèrent une sortie hors de cet imaginaire eschatologique au moment où, en 1948-1949, se déroulèrent la réforme monétaire de Erhard et la mise en place des institutions démocratiques de la RFA : trois hivers ont passé, les Allemands ont été nourris par les Alliés et par les Russes. Contrairement à ce que fulminait la propagande nazie, le peuple allemand n'a pas été exterminé par le monstre bolchevique. Pour reprendre un titre célèbre consacré à la guerre de Trente ans, on sort d'un imaginaire de « paroxysme » pour entrer à nouveau dans une temporalité apaisée du quotidien. Cf. Benigna von Krusenstjern, Hans Medick (éd.), *Zwischen Alltag und Katastrophe. Der dreissigjährige Krieg aus der Nähe*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1999, 625 p. Merci à Christian Ingrao pour cette référence et pour quelques échanges passionnants autour de cette question.

30. Cf. notre livre, III, 3.

31. Nous savons aussi, sans toutefois vouloir verser dans un psychologisme hâtif, que le Führer avait des accès d'hypocondrie morbide qui le conduisaient à interpréter la moindre aéro-phagie comme le symptôme certain d'un cancer de l'estomac qui le promettait à une mort prochaine.

L'historien Bernd Wegner, spécialiste d'histoire militaire et auteur d'une histoire de la Waffen-ss qui fait référence depuis presque trente ans<sup>32</sup>, a proposé dans un article de 2002 une lecture originale des derniers mois de la guerre du point de vue de son pilotage stratégique par le haut commandement allemand, c'est-à-dire par l'état-major particulier du Führer, qui assume le commandement suprême depuis 1940 : Hitler, en clamant jusqu'à la fin que la victoire était certaine, n'était ni fou, ni autiste. Il usa jusqu'au bout de sa force de conviction pour tenir et faire tenir, afin de léguer à la postérité une catastrophe militaire, politique et civilisationnelle inouïe. Il savait fort bien que si la victoire était exclue dans la vie, il s'agissait dès lors de gagner dans et par la mort. Comme le confia Goebbels aux journalistes présents à sa dernière conférence de presse, le 21 avril 1945, « Si nous devons tomber, alors la terre doit en trembler »<sup>33</sup>. Ici réside sans doute la vérité ultime de ce que prophétisait Hitler en 1939 : dire qu'il n'y aurait « plus jamais de novembre 1918 » signifiait que l'Allemagne gagnerait ou qu'elle s'effondrerait dans l'honneur et le panache, qu'elle ne revivrait plus jamais de défaite honteuse, la vergogne du coup de poignard dans le dos, de la trahison du front par un arrière en révolution. Les Allemands, cette fois-ci, mourraient en héros sublimes.

La défaite serait totale, de même que la guerre et ses enjeux l'avaient été. L'enjeu de cette guerre raciale, Hitler le répétait depuis *Mein Kampf*, était que cette fois-ci, il n'y aurait ni vainqueurs, ni vaincus, mais, comme le dit Goebbels, des « survivants » et des « exterminés »<sup>34</sup>. À la fin de la guerre, Hitler souhaitait sans doute avoir raison jusqu'au bout, et organiser méthodiquement la validation d'une prophétie qui devenait ainsi autoréalisatrice. Lorsque, le 19 mars 1945, le Führer signe l'ordre Néron de destruction du territoire du Reich, application extrême du principe de la terre brûlée, il commente sa décision en ces termes à un Albert Speer médusé :

« Si la guerre est perdue, le peuple est perdu aussi. Il est donc inutile d'accorder une quelconque attention aux conditions de survie minimales du peuple allemand. Au contraire, il est préférable de les détruire soi-même. Comme notre peuple s'est révélé le plus faible, c'est au peuple de l'Est exclusivement, qui s'est avéré plus fort, qu'appartient l'avenir. »<sup>35</sup>

32. Bernd Wegner, *Hitlers politische Soldaten : die Waffen-SS 1933-1945*, Paderborn, Ferdinand Schöningh Verlag, 1982, 363 p.

33. Joseph Goebbels, conférence de presse du 21 avril 1945, citée in Joachim Fest, *Les derniers jours de Hitler*, op. cit., p. 156.

34. Joseph Goebbels, discours du 18 février 1943, *Sportpalast* de Berlin.

35. Albert Speer, *Erinnerungen*, op. cit., p. 446.

Speer, ministre de l'Équipement et de l'Armement, est soucieux d'envisager l'après-guerre. Or pour Hitler, la notion même d'après-guerre est inenvisageable : la seule sortie de guerre possible est le suicide généralisé par l'embrasement, et l'ordre du 19 mars 1945 est pour lui qui avait prophétisé la victoire totale ou l'extermination, une ultime manière d'avoir raison.

Avec un esprit de consécration logique sans compromis, Hitler s'institue auxiliaire des lois d'airain de la nature, dont il s'est institué l'exégète et le professeur depuis que, dans ses années viennoises, il s'est forgé un imaginaire social-darwiniste dont les préceptes promettent la mort aux faibles et aux inférieurs.

Cette volonté de maîtriser sa fin en la mettant en scène, ce que Bernd Wegner appelle la « chorégraphie de la catastrophe », résonne avec un épisode antérieur de dix ans et que rapporte encore une fois Speer, car il en fut l'acteur direct. Architecte en chef du Reich avant d'être promu ministre de l'Armement en 1942, Speer avait reçu commande de monuments qui, à Berlin comme à Nuremberg, devaient imiter le style des monuments grecs et romains, tout en en dépassant les proportions déjà imposantes. L'architecture du Reich devait parler la langue de l'impérialité, la langue de la domination romaine, en en réitérant les formes et les symboles. Par ailleurs, les Grecs et les Romains étant de race nordique, l'architecture nazie serait racialement pure, expression d'une continuité biologique et culturelle exemplaire<sup>36</sup>. Mais il apparut très tôt que ce qui importait aux yeux d'Hitler était moins le monument que la ruine. Les blocs de marbre enchevêtrés ponctués de fûts de colonne brisés lui apparaissaient comme leur ultime signification, la destruction était l'entéléchie de l'édification. Hitler souhaitait avant tout léguer à la postérité des ruines qui eussent l'apparence de ruines romaines. Speer est chargé de construire ses édifices en dessinant moins l'architectonique triomphante de leur érection que l'amas écroulé de leur effondrement :

« Il était impensable que des tas de ruines rouillants suscitent cette inspiration héroïque qu'Hitler trouvait dans les monuments du passé. C'est ce dilemme que ma théorie devait résoudre : l'utilisation de matériaux particuliers, de même que le respect de certaines considérations statiques devait permettre de bâtir des édifices qui, en ruines, devaient, après des centaines ou (c'était notre unité de compte) des milliers d'années, ressembler à leurs modèles romains. »<sup>37</sup>

36. Cf. notre livre II, 2 et 3.

37. *Ibid.*, p. 69.

Le ruinisme comme programme : Hitler, passionné d'architecture, est le nouvel Hubert Robert de sa propre œuvre politique et artistique, qu'il n'imagine que dans le spectacle apaisé et solennel de la mort.

Sans ces monuments imposants, dont le gigantisme doit surpasser tous les référents géographiques (États-Unis) et historiques (Rome), le présent de la race nordique est indigne d'être comparé au passé. Dès la rédaction de *Mein Kampf*, Hitler fulmine contre un présent de décadence architecturale :

« Si le sort de Rome devait frapper Berlin, la postérité ne pourrait admirer comme œuvres les plus significatives de notre temps que les magasins de quelques Juifs et comme expression caractéristique de notre civilisation que les hôtels de quelques compagnies. »<sup>38</sup>

L'État doit intervenir par une politique volontariste de construction de « monuments culturels », comme les appelle Hitler : une architecture de représentation qui soit défense et illustration du génie de la race et de la puissance de l'État. Mais, encore une fois, on voit que ce qui importe à Hitler est moins la vie que la mort, l'édifice que la ruine, car il s'alarme moins de l'image actuelle de la ville que de l'aspect que présenterait Berlin, *après sa destruction*, à une postérité convoquée comme témoin affligé de sa médiocrité mercantile. Rome demeure, par la superbe de ses ruines, une ville qui témoigne de l'« écrasante éternité des Titans »<sup>39</sup> du passé : Berlin, autre capitale d'un grand Empire nordique, doit pouvoir, dans la mort, rivaliser avec elle.

Voilà des éléments qui semblent corroborer l'interprétation du nazisme comme idéologie essentiellement nihiliste, vouée à la destruction et à l'autodestruction, ne fomentant que ravages et mort. Cela dit, envisager sa mort et vouloir en maîtriser la mise en scène, créer soi-même les traces léguées à la postérité ne signifie sans doute pas que, dès 1935, Hitler ne songeait qu'à un suicide généralisé, à une catastrophe civilisationnelle dont il fallait hâter l'avènement.

On observe en effet que la référence à l'Antiquité, notamment romaine, évolue avec le temps. La sténographie systématique des propos privés d'Hitler entre 1940 et 1944 permet une analyse chronologique plus fine de la référence à Rome. Entre 1940 et 1942, Hitler parle de Rome comme il en a coutume depuis *Mein Kampf* : Rome est convoquée comme un exemple réussi d'édification d'un

38. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 289.

39. Adolf Hitler, « Rede des Führers zur Eröffnung der Grossen deutschen Kunstausstellung zu München », 1937.

empire mondial, un *Weltreich* qu'Hitler souhaiter réitérer par la construction du *Grossdeutsches Reich* de race nordique. Puis, à partir de l'hiver 1941-1942, à partir du moment où la campagne de Russie s'avère plus difficile que prévu, Hitler glose plus volontiers sur l'effondrement de l'Empire et sur ses causes : la dénatalité des élites romaines, donc l'épuisement de la race nordique romaine, mais aussi la malignité du Juif<sup>40</sup>.

Hitler fulmine des prophéties et rumine de sombres pensées : Prométhée s'efface devant Cassandre, qui ne se contente pas de vaticiner, mais qui est aussi dotée des moyens de réaliser ses prophéties.

L'importance conférée à la référence antique dans l'architecture nazie et sa place dans l'imaginaire d'Hitler permet de nuancer la thèse qui assimile national-socialisme et nihilisme. La visible volonté de mettre en scène un spectacle implique la présence d'un spectateur qui pourra éprouver terreur et pitié au récit de la catastrophe et être autant ému par les ruines du Reich qu'Hitler le fut par celles de Rome. Tout spectacle vise un public et tout récit s'adresse à un lectorat : il s'agit pour Hitler d'une postérité dont il espère qu'elle saluera l'artiste et relèvera l'étendard de la lutte contre l'ennemi de race. Le combat indogermanique est un Phénix qui, déjà ressuscité des ruines antiques, est appelé à renaître de celles du Reich. Hitler dicte ainsi à Traudl Junge, sa secrétaire, ces lignes de son *Testament politique* :

« Les siècles passeront, mais des ruines de nos villes et de nos monuments culturels renaîtra sans cesse la haine contre ces responsables en dernière instance à qui nous devons tout cela : la juiverie internationale et ses acolytes. »<sup>41</sup>

Dix ans auparavant, en 1935, le Führer déclarait déjà :

« Si jamais notre Mouvement venait à devoir se taire, alors ce témoignage parlerait encore après des millénaires. Au milieu d'un bois sacré de chênes antiques, les hommes admireront avec une terreur sacrée ce premier géant des édifices du III<sup>e</sup> Reich. »<sup>42</sup>

En 1935, l'effondrement n'est qu'envisagé, même si ces mots révèlent une mélancolique promptitude à imaginer sa propre mort, à quitter le domaine insatisfaisant, épuisant et contingent de la vie pour le repos de la mort et de la transfiguration par le mythe

40. Cf. notre livre, III, 2.

41. Adolf Hitler, *Politisches Testament*.

42. Adolf Hitler, discours prononcé lors de la pose de la première pierre de la *Kongresshalle* de Nuremberg, 11 septembre 1935, cité in Jochen Thies, *Architekt der Weltherrschaft*, p. 76.

mémoriel. Il demeure que l'effondrement n'est réellement appelé, désiré et construit qu'à partir de 1943 : le Führer prête la main au destin et aux Russes pour que la fin soit cataclysmique et d'autant plus mémorable.

Hitler n'est donc pas nihiliste dans la mesure où il conçoit un après : une postérité qui se nourrirait du spectacle de ses ruines, pour en tirer des motifs d'action. De même que la mission historique de recréer le Reich avait été inspirée par les ruines de Rome, de même les ruines du Reich lèveraient-elles des légions combattantes : le champ de ruines est conçu comme un chant des ruines, un péan à la gloire des héros nordiques qui susciterait de nouvelles ardeurs combattantes, la ferveur de nouveaux héros.

L'amateur de théâtre et d'opéra qui dirigeait l'Allemagne se retrouvait donc metteur en scène de la catastrophe, adossé à des précédents antiques qu'il voulait réitérer et dont il voulait égaler, voire surpasser, la rémanence mémorielle et le prestige culturel. Comme Goering, il vouait une vive admiration au sacrifice héroïque des Thermopyles<sup>43</sup>. L'autodidacte amoureux de l'Antiquité qu'il était savait en outre que l'on écrit une épopée afin de consacrer le souvenir des héros et de susciter des vocations à l'héroïsme. Il était soucieux de léguer des ruines puissantes et prestigieuses, semblables à celles de Rome, désireux d'être consacré par l'histoire sous la forme d'un signe : le signe de la volonté de combattre, de l'abnégation, des vertus héroïques communes aux spartiates de Léonidas, aux fantassins prussiens du grand Frédéric et aux combattants valeureux de la Wehrmacht et des ss. De même que les ruines antiques avaient suscité la vocation héroïque et politique de Rienzi-Hitler, de même les ruines du Reich appelleraient-elles à de nouveaux combats, à une lutte continuée par les nouvelles générations levées de la cendre de leurs glorieux prédécesseurs. Il y a donc moins nihilisme que mythisme : Hitler veut moins le néant que la mort, moins l'éradication totale et inéluctable que le suicide exemplaire, pathétique et terrifiant qui suscitera d'autres vocations, futures, au combat.

L'usage et la référence à l'Antiquité révèlent à quel point le projet nazi, du moins tel que conçu et formulé par Hitler, n'est pas de faire monde, mais de faire mythe : la sérénité d'une vie perpétuée, la temporalité quiète des travaux et des jours n'était pas visée, mais l'intensité éclatante d'une mort spectaculaire et paroxysmique qui laisserait à une postérité inspirée par le spectacle toni-

43. Cf. ce propos tenu devant Martin Bormann et rapporté par Joachim Fest dans le second tome de la biographie qu'il consacre à Hitler, *Le Führer*, 1973, p. 422.

truant de la mort des héros la tâche de mener à bien l'édification d'un monde nouveau, après l'échec et le drame. Hitler montre souvent à quel point il se désintéresse du présent, du réel, de l'« intendance » : il lui importe de rejoindre le Panthéon des héros par une apo théose ou, à défaut, une *damnatio memoriae* qui puisse féconder les temps à venir.

Cette volonté mythopoiétique s'accorde bien avec la conception nationale-socialiste du temps, présentée comme une éternelle répétition. Nous avons pu montrer à quel point les textes canoniques du corpus nazi donnent à voir un devenir qui stagne, un passage, au fond, statique : l'histoire étant tout entière expliquée par la lutte des races, rien n'est jamais vraiment neuf sous le soleil. La diachronie est résorbée en synchronie : Staline est Hannibal et Socrate est le « social-démocrate internationaliste de son temps »<sup>44</sup>. Quant à Hitler, c'est Auguste. La différence des temps est abolie, le temps ne passe plus, le vecteur unidirectionnel du flux est ramené au cycle. Cette conception du temps, au fond, correspond à ce que Mircea Eliade appelle la pensée mythique. Contemporain et observateur un temps complaisant, voire fasciné, du fascisme et du nazisme, Mircea Eliade publie son maître œuvre, *Le mythe de l'éternel retour*, en 1947. Cet ouvrage, qui peut être lu comme un post-scriptum au nazisme, semble avoir révélé une de ses significations profondes : la défiance, voire la haine à l'égard du temps qui passe, la peur devant le devenir, la volonté de le figer dans l'éternité de l'extase mémorielle ou dans le bégaiement de la répétition. Bien d'autres caractères définitoires de la pensée mythique, outre cette résorption du devenir en éternel présent, sont lisibles dans le discours nazi : l'opposition entre Bien et Mal, l'exemplarité des acteurs et des agis, la révélation d'un sens, la consignation d'un récit, les schèmes héroïques dans la construction des autobiographies, comme *Mein Kampf* (élection, errance, aveuglement, révélation, retour en gloire, etc.).

Pour donner naissance à un mythe, il fallait que la fin fût éclatante, l'événement terrifiant et les ruines colossales. Hitler l'artiste qui voulait peindre des décors scéniques, qui aurait voulu être architecte et metteur en scène d'opéras, aurait pu mourir en exhalant les derniers mots que Suétone place dans la bouche de l'un de ses empereurs favoris, Néron<sup>45</sup>, qui, lui aussi, avait embrasé un monde

44. Alfred Rosenberg, *Der Mythos des 20. Jahrhunderts*, Munich, Hoheneichen-Verlag, 1937, p. 289.

45. Cf. le propos privé du 25 octobre 1941 rapporté in Werner Jochmann (Hrsg.), *Monologe im Führerhauptquartier, 1941-1944. Die Aufzeichnungen Heinrich Heims*, Hamburg, Albrecht Knaus Verlag, 1980, 496 p.

avant d'être immortalisé par la légende noire de la *damnatio memoriae*<sup>46</sup>, revers et inverse de cette apothéose à laquelle les bons princes étaient promis : *Qualis artifex pereo*<sup>47</sup>.

---

Ancien élève de l'ENS, agrégé d'histoire, diplômé de l'IEP de Paris (Sciences Po), docteur de l'Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne, Johann Chapoutot a publié *Le national-socialisme et l'Antiquité* (PUF, 2008) et *L'âge des dictatures. Fascismes et régimes autoritaires en Europe de l'Ouest, 1919-1945* (PUF, 2008).

---

#### RÉSUMÉ

L'ampleur de la catastrophe allemande de 1945 a conduit certains historiens à voir dans le nazisme un projet essentiellement destructeur et une idéologie foncièrement nihiliste. S'il est indéniable que, à partir de 1943 au moins, il y a tension vers la destruction et acquiescement de certains dirigeants nazis à l'effondrement, l'examen de la référence à l'Antiquité et de son usage dans la mise en scène de la fin du Reich permet de nuancer la lecture du nazisme comme pur et simple nihilisme : la tension vers la mort se révèle volonté de transfiguration et désir de consécration sous la forme d'un mythe appelé à fasciner et à mobiliser la postérité pour des combats renouvelés.

Mots clés : Allemagne nazie, racisme, nihilisme, Antiquité, ruines, mémoire.

#### ABSTRACT

*Is National-Socialism synonymous with nihilism ? The catastrophe of 1945 and the willingness of the regime leaders to sacrifice Germany and the German people led many historians to think so. The use of the reference to Antiquity in the setting of the catastrophe invites us to reconsider this question of nihilism : if there was undoubtedly some desire of death and self-annihilation, it was aimed at fascinating and mobilizing the generations to come for new wars in the struggle of races.*

*Key words : Nazi Germany, racism, nihilism, Antiquity, ruins, memory.*

46. Condamnation à l'oubli : sanction légale décrétée par le Sénat à l'issue du règne d'un mauvais empereur, dont le nom devait être biffé et buriné, et toute représentation détruite.

47. « Quel artiste périt avec moi » : ce sont les derniers mots que Suétone, dans ses *Vitae Caesarum*, prête à Néron.